

à M. E. Peltier,
en souvenir d'un
ami regretté,
A. P.

L'ŒUVRE
D'AMÉDÉE HAUVETTE

PAR

A. PUECH

Cette brochure ne peut être mise dans le commerce

(Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement)

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE DROIT & DE JURISPRUDENCE

Ancienne Librairie Chevalier-Marescq et C^{ie} et ancienne Librairie F. Pichon réunies

F. PICHON ET DURAND-AUZIAS, ADMINISTRATEURS

Librairie du Conseil d'État et de la Société de Législation comparée

20, RUE SOUFFLOT, (5^e ARR^{ts})

1909

Bibliothèque Maison de l'Orient



150940

L'ŒUVRE
D'AMÉDÉE HAUVETTE ⁽¹⁾

Messieurs,

Il n'y a pas même trois ans, le 20 février 1906, Amédée Hauvette prenait possession de la chaire de poésie grecque, et il retraçait, dans sa leçon d'ouverture, la carrière de ses deux prédécesseurs, M. Jules Girard et M. Paul Decharme. Qui nous eût dit alors qu'il nous serait sitôt ravi, frappé en pleine activité, en plein talent, et, qu'après avoir été, pendant vingt et un ans, comme maître de conférences ou professeur adjoint, l'une des forces de l'enseignement du grec à la Sorbonne, il jouirait à peine de ce titulariat, qui avait si naturellement couronné tant de services déjà rendus à la Faculté et à la science ? Certes je ressens, comme il l'avait ressenti lui-même, tout ce que cet honneur a d'enviable ; et c'est avec une profonde reconnaissance que je remercie ceux à qui je le dois : M. le ministre de l'Instruction publique qui m'a nommé ; M. le vice-recteur de l'Académie de Paris, président du Conseil de l'Université, et M. le directeur de l'Enseignement supérieur, qui m'ont témoigné leur bienveillance coutumière ; enfin, et tout particulièrement, M. le doyen et MM. les membres du Conseil de la Faculté ; car c'est notre fierté et notre joie de nous savoir désignés par leur suffrage. Mais quelle que puisse être ma gratitude envers eux tous, ils ne m'en voudront pas de dire que j'éprouve surtout aujourd'hui un sentiment de tristesse. Ma présence dans cette chaire, quand je pense à ce coup imprévu du sort qui, l'hiver dernier, l'a brusquement rendue vacante, m'apparaît comme une sorte d'usurpation, et je me tairais, si je ne devais à la mémoire d'Amédée Hauvette de vous montrer, dans son développement harmonieux, la richesse et la solidité de

(1) Leçon d'ouverture du cours de poésie grecque, 2 décembre 1908.

son œuvre, et de vous dire, si présent qu'en soit en vous le souvenir, combien son enseignement fut, ici, fécond.

I

D'autres, ailleurs, raconteront sa vie, qui fut tout unie et d'un bel exemple, faite de travail, de tendres affections de famille, d'amitiés chaudes et fidèles ; ils diront la séduction qui se dégageait de son commerce ; cette aménité, cette bonne grâce qui attiraient dès la première entrevue, et qui, ensuite, retenaient ; car elles n'étaient pas une apparence, elles rayonnaient du plus intime de son être ; elles étaient la parure de ses qualités profondes et solides : loyauté, sincérité, volonté résolue autant que douce. Ces dons si rares l'avaient entouré d'amis ; ils lui avaient gagné le cœur de ses élèves comme celui de ses collègues ; ils expliquent l'émotion que sa mort prématurée a provoquée partout. Si j'en parle aujourd'hui, bien que je laisse au plus ancien de ses amis le soin de le faire revivre dans toute sa personnalité aimable et forte, c'est que ces traits de sa nature, qui, partout où il a passé, ont rendu son action aussi efficace et utile qu'elle était avisée et discrète, apparaissent aussi, comme transposés, dans son œuvre. Il y avait en lui cet équilibre si précieux de l'esprit et du caractère qui permet, à ceux qui l'ont reçu en partage, le développement régulier et sûr de toutes leurs facultés. Le tact exquis qu'il apportait dans toutes ses relations et dans tous ses actes, se retrouve dans ses écrits sous la forme d'une finesse, d'une aisance délicates ; la fermeté qui s'unissait si étroitement à sa bienveillance s'y tourne en lucidité et en précision. Et de son œuvre comme de sa personne, émane ce charme tout particulier que produit le mélange inattendu de qualités le plus souvent opposées : le charme d'une vigueur tempérée, un agrément où n'entre rien d'affecté ni de frivole.

Cette œuvre, quand on la considère dans son ensemble, frappe d'abord par sa variété ; en réalité, elle est pleine de continuité et de méthode. Elle ne s'est pas enrichie au hasard ; elle s'est accrue logiquement, par de nouvelles recherches issues chaque fois des précédentes, et dans sa courbe sinueuse qui va de la thèse sur les *Stratégies athéniens* et de celle sur l'*Archonte Roi* au beau livre sur *Archiloque* et aux deux pénétrantes études sur les *épigrammes de Simonide* et les *épigrammes de Callimaque*, en passant par le plus considérable de ses écrits : *Hérodote historien des guerres médiques*, il est facile de retrouver un principe d'unité, et de noter, aux points principaux où elle

s'infléchit, la persistance d'une orientation sagace qui fut donnée dès le début.

Quand il sortit de l'École normale en 1878, après un brillant concours d'agrégation où il avait obtenu le premier rang, Hauvette partit pour l'École d'Athènes. Il y passa trois années, qui furent les trois premières de la direction Foucart : années d'activité ardente, d'explorations heureuses ; pleines de projets, d'espérances et déjà de résultats ; années délicieuses de cette existence inoubliable, dont tous ceux qui l'ont menée ne parlent, longtemps après, qu'avec un enthousiasme toujours jeune, et dont l'historien de l'école, M. Radet, a su si bien communiquer l'impression à ceux, qui, comme moi, ne l'ont pas connue. Ceux qui ont lu le livre, si exact et si vivant, de M. Radet (1), savent, sans même avoir besoin de recourir au *Bulletin de correspondance hellénique*, que le séjour d'Hauvette en Grèce fut bien employé. Chacune des trois années de ce séjour fut marquée par une expédition importante. En 1879, dans un long voyage de plus de quatre mois, Hauvette, de compagnie avec Pottier, parcourut l'Eolide, puis la côte sud-est et la côte nord de Lesbos, et, se séparant alors de son camarade, termina l'excursion en explorant la Chersonèse de Thrace. En 1880, cette fois avec Marcel Dubois, il prend à peu près le même point de départ, mais se dirige en sens inverse, du nord au sud, par Alabanda, Mylasa, Halicarnasse, puis passe dans l'île de Cos, dont l'exploration met fin au second voyage comme celle de Lesbos avait succédé à la traversée de l'Eolide. L'année 1881 est celle de Délos : Hauvette y fut un des plus actifs et des plus heureux parmi les successeurs d'Homolle et les prédécesseurs d'Ilolleaux. Il fouilla le sanctuaire des Dieux étrangers, au pied du Cynthe, et il nous montra que les Orientaux installés à Délos y avaient amené avec eux, d'Alexandrie ou de Tyr, tout le cortège de leurs divinités nationales : Sérapis, Isis, Anubis, Atargatis, Astarté. Une série d'articles du *Bulletin* exposa les résultats de cette campagne (2). Les deux précédentes, plus dispersées, et qu'il serait moins facile de résumer en quelques mots, avaient déjà leur bilan important de découvertes épigraphiques ou topographiques (3), celle de 1880, notamment, nous valut ce marbre de Narly, où est gravé le décret d'Iasos relatif à une conspiration contre Mausole ; rapporté plus tard par Salomon Reinach, il conserve aujourd'hui, au Louvre, le nom d'Hauvette uni à celui de Dubois.

(1) G. Radet. *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*. Fontemoing, 1901.

(2) B. C. H. VI et VII.

(3) *Ibid.* IV et V.

Après ces trois années si bien remplies, Hauvette rentrait en France, très solidement préparé aux études historiques, pour lesquelles son intelligence claire et précise avait du reste une remarquable aptitude innée. C'était justement l'époque où elles se réveillaient chez nous, où un esprit nouveau pénétrait irrésistiblement notre enseignement supérieur, en transformait les méthodes et revivifiait la science de l'antiquité classique. Partout on comprenait que l'analyse esthétique des chefs-d'œuvre de la littérature, si intéressante et si importante fût-elle, ne pouvait être la tâche exclusive du maître, et surtout qu'elle risquait de s'égarer, ou tout au moins de rester superficielle et vague, si elle ne reposait sur une connaissance approfondie de la vie antique tout entière. Cet état d'esprit avait conduit à donner une grande place, dans les examens et concours d'ordre littéraire, aux institutions de la Grèce et de Rome ; des cours ou des conférences, de création nouvelle, leur étaient consacrés partout dans nos Facultés ranimées. Les *Athéniens*, à leur retour de Grèce, étaient mieux préparés que personne à prendre la tête de ce mouvement. Il était donc naturel qu'Hauvette se sentît tout d'abord porté vers des recherches qu'il pouvait aborder avec la double compétence d'un archéologue et d'un philologue, qui avaient alors, outre leur intérêt durable, un attrait d'actualité, et qui répondaient à un véritable besoin des esprits. Aussi, tandis qu'il attendait, dans une classe du collège Stanislas, l'heure où il lui serait possible d'entrer dans l'enseignement supérieur, choisit-il pour sujet de ses thèses l'étude de deux des rouages essentiels de la constitution athénienne : sa thèse française fut consacrée aux *Stratèges* ; sa thèse latine s'intitula : de l'Archonte roi, *de Archonte Rege*.

Il les soutint avec un plein succès en 1885, et elles sont restées deux des meilleures monographies qui aient été composées, — non pas seulement chez nous, — sur une magistrature athénienne. Sans trop s'attacher aux origines, Hauvette les éclaireit avec sagacité, autant qu'elles se laissent saisir ; quand il arrive à la pleine lumière, son étude très complète ne néglige rien. Constitution du collège des Stratèges, modalités et date de l'élection, fonctions militaires, politiques et administratives, transformation de ces fonctions après la période classique, tout est établi, tout est exposé avec la même méthode prudente et habile. Les textes sont interprétés avec une connaissance rigoureuse de la langue, le sens des réalités, l'intelligence du développement social ; les témoignages des inscriptions, soigneusement recueillis, viennent les corroborer ou les éclaircir. Les hypothèses discutables sont examinées avec courtoisie, mais aussi avec une pénétrante dialectique. On sent à l'œuvre un esprit

net, qui ne se paie pas de mots, qui ne prétend pas tout résoudre et tout découvrir, mais qui n'a non plus aucune timidité, et sait reconnaître et poursuivre, aussi loin qu'elles sont visibles, les traces qui peuvent mettre sur le chemin de la vérité. Aussi, après plus de vingt ans, l'œuvre, malgré les données nouvelles dont la science a pu s'enrichir ou les quelques rectifications que des découvertes postérieures permettraient d'y apporter, est toujours solide en son ensemble. Sur plus d'un point délicat, ces découvertes n'ont fait qu'en confirmer les résultats. La forme est sobre, sans vaine parure; le cadre de la monographie est sévèrement observé; l'auteur n'essaie pas de le dépasser. Mais Hauvette avait l'esprit trop ouvert et trop vigoureux pour que, même dans une monographie strictement comprise, il ne montrât pas, avec la rigueur de son sens critique, l'étendue et la sûreté de son intelligence historique. Il ressort de ses recherches un jugement d'ensemble sur la démocratie athénienne, et ce jugement, en une matière où il est si difficile de se détacher de ses préférences secrètes, porte déjà la marque de ce qui sera toujours sa qualité distinctive, qualité de caractère, je le répète, autant que d'esprit, et qui semble chez lui avoir germé du fond de l'être, je veux dire la raison et la mesure. Est-il vrai, comme on l'a dit d'un côté, que la fonction de Stratège ait été assez compréhensive et assez indépendante pour recéler en elle une puissance exorbitante dans un gouvernement populaire, si un homme habile savait en tirer tout ce qu'elle contenait, et est-ce ainsi que s'explique cette autorité quasi-souveraine qui s'est concentrée si longtemps dans les mains de Périclès, et que la plupart nous représentent au contraire comme une dictature du talent et de la persuasion? Ou bien est-il vrai plutôt que rien n'ait été plus précaire, plus soumis aux caprices de la foule, plus dénué d'initiative vraie et de pouvoir réel, que cette même magistrature, et les Athéniens ont-ils expié, chèrement mais justement, une erreur capitale de leurs institutions? La faiblesse du commandement militaire doit-elle être tenue pour responsable de l'échec des ambitions d'Athènes et de sa ruine finale? Deux opinions aussi tranchantes paraissent à Hauvette également éloignées de la vérité. Lui, qui n'a point de préjugé parce qu'il « ne veut pas » en avoir, il se borne à observer, il consulte l'histoire, il entend se garder de toute conclusion précipitée. Il estime que le collège des Stratèges, tel qu'il était constitué, répondait aux besoins du temps, et qu'il était une pièce bien assortie dans l'ensemble des institutions athéniennes. La décadence de l'Attique est due, pour lui, à la faute des hommes plus encore qu'à celle des institutions. « Le malheur fut, pour Athènes, de ne pas conserver, avec sa cons-

titution démocratique, l'esprit qui avait animé les contemporains de Périclès. Une constitution libre protège rarement une nation contre ses propres défaillances ». La même répugnance pour toute exagération, pour toute injustice, se montre, à l'occasion, dans la thèse sur l'*Archonte Roi*. Laissons-nous dire à Renan « qu'Athènes avait bel et bien son inquisition ; que l'inquisiteur, c'était l'Archonte Roi ; le Saint-office, le Portique Royal, où ressortissaient les accusations d'impiété », et que « les accusations de cette sorte sont le genre de causes qu'on trouve le plus fréquemment dans les orateurs attiques ? » (1) Hauvette ne nie pas que la pensée libre n'ait couru ses dangers dans l'Athènes du v^e et du iv^e siècle, mais il soumet les faits à un examen rigoureux avant de se laisser aller à la tentation d'établir entre des temps aussi éloignés et des civilisations très disparates un rapprochement qui satisfait peut-être l'imagination plus que la raison. Partout le même souci d'y voir clair, de serrer la réalité de près, s'unit à la même justesse, à la même impartialité naturelles, et ces deux premiers écrits, qui contiennent, l'un en deux cents pages, l'autre en une centaine, plus de matière utile que bien d'autres thèses autrement compactes, nous montrent déjà Hauvette en possession de sa méthode et de son talent.

II

Il entra comme maître de conférences à la Faculté des lettres l'année même de son doctorat, au moment où M. Egger se préparait à prendre sa retraite, après 30 ans de titulariat, et M. Alfred Croiset à lui succéder ; et bien que l'enseignement, à la Sorbonne, fût déjà plus riche de satisfactions morales que de loisirs, il entreprit bientôt toute une série de recherches de longue portée d'où devait sortir, en 1894, celui de ses ouvrages qui a les proportions les plus amples, qui est le fruit de l'enquête à la fois la plus étendue et la plus minutieuse : *Hérodote historien des Guerres médiques*. Quelques articles sur un ou deux points particuliers l'amorcèrent. (*Hérodote et les Ioniens*, 1888. *La Géographie d'Hérodote*, 1889). A propos d'un concours de l'Académie des Inscriptions (2), le travail s'étendit au delà même des limites où il devait se renfermer, en prenant sa forme définitive. Le sujet proposé n'était rien moins que l'étude « de la tradition des guerres médiques », et « la détermination

(1) *De Archonte Rege*, p. 74. Renan, *Conférences d'Angleterre*, p.

(2) Prix ordinaire, 1891.

des éléments dont elle s'est formée ». L'Académie invitait sans doute tout spécialement à « examiner le récit d'Hérodote », mais elle ajoutait aussitôt « et les données fournies par les autres écrivains ». Ce programme eût pu décourager de moins bien armés qu'Hauvette. Le mémoire qu'il composa pour y répondre fut très favorablement apprécié et couronné. Mais l'auteur, plus exigeant pour lui-même que ses juges, ne crut pas pouvoir le publier sans l'améliorer encore. Il le limita ; il lui donna plus d'unité et de concentration en s'attachant exclusivement à Hérodote. Il se sentait ainsi plus en sécurité, et sans doute aussi il y voyait un autre avantage. Il prenait, cette fois encore, son point de départ dans l'histoire proprement dite, — là est le lien avec ses travaux antérieurs, — mais il s'orientait déjà, d'une façon décisive, vers l'histoire littéraire, à laquelle désormais il allait à peu près uniquement se consacrer.

En racontant dans son avant propos la genèse de son livre, telle que je viens de la rappeler, Hauvette dit lui-même « qu'il n'a rien changé au fond de ses idées, ni aux résultats essentiels de ses recherches ». Mais il n'est point impossible que, dans le mémoire soumis à l'Académie et dans le livre, les conclusions, identiques sur le point capital, n'aient pas eu tout à fait la même nuance d'expression. Le mémoire, ai-je dit, était surtout une étude d'histoire ; le livre ressortit encore plus de la critique littéraire, et le malentendu qui empêchera, je crois, qu'on tombe jamais entièrement d'accord sur la valeur documentaire de l'ouvrage d'Hérodote, est assez facile à expliquer, sinon à dissiper ; car le même homme n'estimera pas cette valeur tout à fait au même prix, s'il est préoccupé avant tout d'établir ce que nous pouvons savoir aujourd'hui de positif sur l'Athènes de Thémistocle et la Perse de Darius, ou si, replaçant Hérodote en son milieu, il le juge d'après les conditions de travail qui lui étaient faites et le degré de maturité où avait pu s'élever en son temps l'esprit humain.

Veut-on voir, par un exemple très court, comment, dès qu'on entreprend cette enquête, il n'y a rien de plus aisé que d'arriver à quelques vues très générales sur la méthode d'Hérodote, et rien de plus malaisé que de dégager une réalité positive de son récit ? Je le prends, un peu au hasard, dans deux chapitres que je cherche seulement à choisir très brefs, sans lien avec le contexte, et parmi ceux qu'Hauvette n'a pas eu l'occasion d'examiner (1) Il s'agit de savoir si les Crotoniates, quand ils ont pris Sybaris, ont eu ou non le concours du Spartiate Dorieus, fils du roi Anaxandridas. Que va faire

(1) Livre V, ch. 44-45.

Hérodote ? Il met en présence deux traditions : celle des Sybarites, qui affirment que Dorieus fut de la partie, celle des Crotoniates qui soutiennent qu'il n'y eut aucun étranger dans leur armée, excepté Callias, le devin Eléen. Comment départager les deux adversaires ? Voici, dit Hérodote, les preuves alléguées de chaque côté : les Sybarites montrent près du Crathis un champ sacré et un temple d'Athéna Crathia, qu'ils disent avoir été consacré par Dorieus après sa victoire ; et ils attestent la mort de Dorieus, qui suivit bientôt et fut le châtiment divin de son acte, contraire aux oracles. Les Crotoniates montrent les terres qu'ils ont données en récompense à Callias, et que ses descendants, — Hérodote le confirme — possèdent encore ; ils font valoir que personne n'a connaissance d'un semblable apanage concédé à Dorieus. Il est évident, quand on lit cette page, qu'Hérodote a fait une enquête louable et il semble qu'il en expose loyalement les résultats : il a consulté les traditions, en prenant soin de confronter celles des deux parties ; ces traditions elles-mêmes s'appuient sur des monuments, sur des faits matériels. Mais l'historien ne conclut pas, et, même s'il avait conclu, comment pourrions-nous nous prononcer à notre tour ? Il a mis sous nos yeux les pièces du dossier : qui dira qu'il y en ait une qui soit décisive ?

Le fait en lui-même est ici insignifiant ; mais il laisse comprendre la méthode. Reportage primitif qui collectionne les on-dit, intuition juste de ce qui sera plus tard la méthode archéologique, importance accordée aux oracles et idée toujours présente d'une action divine dans l'histoire, presque tout Hérodote est dans ces quelques lignes. Seulement, s'il arrive qu'ailleurs les monuments invoqués apportent plus de lumière, il arrivera aussi que les difficultés aient été pour lui et soient pour nous bien plus grandes encore, quand il s'agira d'époques plus reculées ou de nations barbares. D'autre part, quand seront en cause non plus Crotone et Sybaris, mais Athènes et Sparte, ou Athènes et Corinthe, il sera sage d'examiner de bien plus près si son impartialité est entière ; et, parfois aussi, bien qu'il soit manifeste que son procédé familier est celui du voyageur curieux qui s'informe, regarde autour de lui et fait causer, il sera permis de se demander s'il ne s'est pas servi de quelques-uns de ses prédécesseurs, s'il n'a pas utilisé un document écrit.

Hauvette a plaidé la cause d'Hérodote avec autant de talent que de conviction, par l'examen le plus complet et le plus attentif du dossier. Son livre, où le risque était grand de se perdre dans le détail, est d'une belle ordonnance et offre un modèle de clarté dans la discussion, de courtoisie dans la polémique, d'exposition intéressante et animée.

Les trois parties successives, — examen de la vie et de l'œuvre d'Hérodote, revue de ses critiques anciens et modernes, examen de son récit des Guerres médiques — sont habilement liées entre elles, et nous conduisent insensiblement, par trois voies différentes, à la même conclusion. En fixant comme il l'a fait les dates principales de la biographie de son auteur, en s'appliquant à prouver qu'il rédigea son œuvre à Thurii, Hauvette nous prépare à croire à son impartialité ; car il l'éloigne de Sparte et d'Athènes ; il le met à l'abri des rivalités et des partis dans une sorte de retraite sereine. En soutenant que Ctésias ne reproduit pas une tradition perse, en atténuant, peut-être un peu trop pour mon goût, la portée des réserves de Thucydide, en mettant en pleine lumière, dans un chapitre où l'analyse est tout à fait délicate, ce qu'il y a de puéril et de conventionnel dans les reproches de Plutarque, en rendant sensible, par quelques exemples frappants, ce qu'il y a de systématique à l'excès dans les théories de Niebuhr, de Nitsch, de Delbrück, de Trautwein ou de Panofsky, il nous dispose encore mieux à entrer en confiance, à attendre d'Hérodote non seulement la sincérité, mais même autant de vérité réelle qu'un historien en pouvait recueillir de son temps. Enfin la troisième partie, qui est l'essentiel de l'œuvre, dont elle forme à elle seule les deux tiers, est l'étude la plus fouillée et la plus riche qu'on puisse souhaiter. Hauvette y fait preuve d'un sens critique avisé, mais il se refuse à l'hypercritique. Il interprète les textes de bonne foi, sans subtiliser. Il ne se laisse pas prendre au mirage de ces combinaisons ingénieuses qui peuvent être un jeu passionnant pour l'esprit, mais ne se laissent édifier qu'au prix de quelques sacrifices, en excluant arbitrairement telles données, ou avec l'aide de la fantaisie, en suppléant aux données qui manquent par une divination non moins arbitraire. Il résiste à la tentation de créer de toutes pièces, ou sur les indices les plus légers, derrière le texte qu'il étudie, de prétendus documents sur lesquels ce texte soit ensuite censé reposer. Quand il rencontre un de ces fantômes, par exemple les *Mémoires de Dicos*, c'est plaisir de voir comme il le dissipe. Mais il n'a pas oublié qu'il avait appris, pendant son séjour en Grèce, tout le bénéfice que l'histoire peut retirer de la connaissance des lieux, et il a pensé qu'il n'était pas possible de se représenter les batailles de Marathon, de Salamine ou de Platées, sans en reconstituer sur le terrain les épisodes. Une mission scientifique en Grèce, pendant les mois de septembre et octobre 1891 (1), lui a permis de le tenter. Il est retourné à Marathon, où le tombeau

(1) *Archives des Missions, Nouvelle série II.*

des Marothonomaques vient d'être fouillé par Kavvadias et Staïs ; il a revu le chenal étroit où la flotte de Thémistocle mit en déroute les vaisseaux de Xerxès, longé à pied ou en barque la côte de l'Attique qui l'enserme, le rivage de Psyttalie et celui de Salamine ; il a parcouru, la carte de Leake à la main, les hauteurs qui dominent Platées, et suivi la route qui conduisit les Péloponnésiens en face du camp retranché de Mardonius. Rien de plus vivant et de plus net, toutes les solutions n'en fussent-elles pas acceptées, que les trois chapitres consacrés aux trois grandes victoires sœurs.

Ainsi, tant que nous suivons le cours de ces analyses toujours lumineuses, de ces déductions toujours naturelles, nous sommes en pleine confiance, et Hérodote bénéficie de l'art insinuant de son interprète. Reprenons alors le vieux livre ionien qui a charmé tant de générations avant nous, et qui, dans la grâce toujours fraîche de son texte, ou même sous le déguisement des traductions, en charmera tant encore. L'inimitable conteur nous enchante, comme il a enchanté ses contemporains. L'agrément de sa parole, la richesse de son expérience, l'inépuisable trésor de sa mémoire, l'aisance avec laquelle il passe d'un sujet, d'un pays, d'une époque à l'autre, le caractère merveilleux de la plupart de ses récits, la précision réaliste de certains autres, le pittoresque de tous, la bonhomie narquoise des réflexions dont il les accompagne parfois, tout cet ensemble est d'un goût si particulier, d'une saveur si piquante que nous ne pensons d'abord qu'à écouter. Est-ce de l'histoire ? est-ce du roman ? Nous ne nous le demandons même pas, tant nous sommes amusés et ravis. Mais si nous nous reprenons un instant, si nous échappons à la magie de cette féerie, nous sentons bientôt quelque inquiétude. Nous n'avons guère de doute sur la véracité et la loyauté de l'auteur ; sur ce point, la démonstration d'Hauvette nous paraît sans réplique. Mais déjà nous sommes moins certains de son entière impartialité. Et surtout, que vaut son information ? Sa méthode de travail — la seule qu'il pût pratiquer dans la plupart des cas, nous en convenons, — nous rend toute vérification presque impossible. L'histoire véritable doit porter en elle-même son contrôle ; cette histoire-là ne commence qu'avec Thucydide. Ne rejetons pas de parti-pris tout ce que nous narre Hérodote ; mais un peu de scepticisme ne méssiera jamais en l'écoutant. Si maintenant nous revenons une dernière fois au livre d'Hauvette, et si nous en lisons la conclusion, nous verrons qu'il a fait lui-même ces réserves. Il peut paraître parfois que, dans le corps du livre, Hérodote ait trop complètement gain de cause : nulle part mieux que dans les pages finales, on n'a dit avec quelles précautions nous devons, malgré

tout. le consulter S'il a maintenu avec raison, contre une exagération inverse, que l'ouvrage d'Hérodote « n'est pas un recueil de fables populaires, de légendes poétiques ramassées sans critique et sans ordre », Hauvette ne s'est pas refusé à voir les « défauts réels de méthode » qu'on peut y relever, et il les a marqués sans réticence. Il ne s'est pas dissimulé qu'une conception stricte de l'histoire n'était guère possible au milieu du ^v^e siècle; et peut-être irait-il jusqu'à concéder qu'Hérodote n'a pas tout à fait atteint même le degré de rigueur auquel on pouvait parvenir en ce temps; que l'histoire ionienne, en sa perfection, ne s'est point élevée à la même hauteur de vues que la science ionienne et la philosophie. Aussi nous sentirons-nous entièrement d'accord avec lui quand il nous dira, en terminant, « qu'Hérodote, avec ses qualités de chercheur patient et consciencieux, a manqué de quelques-uns des attributs essentiels qui font l'historien sévère et sûr », et aucune réserve ne nous gênera quand nous lirons la remarquable page dans laquelle, revenant « à ce don supérieur » que nul ne songerait à contester à Hérodote, et « qui tient à son génie admirable de conteur », il montre si bien que, puisque nous trouvons avec quelque raison que Thucydide et ses successeurs ont parfois trop idéalisé et trop simplifié l'histoire, en lui donnant une apparence un peu schématique, nous devons être reconnaissants à leur ancêtre de « reproduire, dans le tableau varié et parfois un peu confus qu'il a peint, quelque chose de la complexité même de la réalité ». C'est ainsi « que, par une intuition de génie, il a compensé pleinement la faiblesse de quelques-unes de ses données historiques par la richesse de son information, par l'abondance de ses anecdotes, des mots, des épisodes, des fables même qui représentent pour nous les opinions, les croyances de la foule, et il a composé enfin un récit qui, vrai dans ses grandes lignes et dans la plupart de ses détails même, a en outre le mérite d'être le plus agréable qu'on puisse lire, le plus instructif, le plus vivant ». Admirons, messieurs, ce qu'il y a de profondément juste et de singulièrement délicat dans cette conclusion, et donnons ici pleinement raison à Hauvette. Ce don supérieur de la vie, cette intelligence de la complexité des choses, ce qu'on appellerait volontiers une fidélité de miroir à en reproduire l'image changeante, n'ont pas fait seulement d'Hérodote le merveilleux artiste qui vient se placer tout près d'Homère; ils sont aussi son meilleur titre d'historien.

III

Les écrits d'Hauvette qui ont suivi son *Hérodote* ont tous ce caractère commun d'être relatifs à l'histoire de la poésie grecque ; ils sont aussi en rapport étroit avec l'enseignement qu'il donnait alors à la Faculté. L'étude sur l'*Authenticité des Epigrammes de Simonide* en est directement issue.

Elle a inauguré la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris*, et elle méritait cet honneur doublement : d'abord par l'intérêt et la nouveauté des recherches qu'elle contient, ensuite par son origine. Composée, parfois avec la collaboration des étudiants, dans les conférences de l'année 1895, elle a gardé la forme même qu'elle y avait prise, et le sujet en avait été heureusement choisi comme un des plus capables d'« éveiller la curiosité d'apprentis hellénistes » et « d'exercer leur jugement ». Hauvette d'ailleurs y avait été conduit tout naturellement par ses études précédentes : le *Simonide* se rattache manifestement à l'*Hérodote* ; car l'examen des épigrammes qui rappellent le souvenir des guerres médiques figurait nécessairement dans le *Mémoire* présenté à l'Académie.

Il n'est pas de problèmes plus attirants dans l'histoire des littératures anciennes que les questions d'authenticité, parce qu'il n'en est pas de plus ardues. Une centaine d'épigrammes au moins nous sont parvenues sous le nom de Simonide. Combien peuvent revendiquer cette paternité à juste titre ? « C'est une question souvent débattue, et toujours ouverte », disait Hauvette en 1896. Je ne dirai pas qu'elle est résolue, en 1908, mais elle a fait, grâce à lui, un grand progrès, et la meilleure preuve de l'importance de son travail est dans les nombreuses études qu'il a suscitées. Il a rappelé l'attention sur le problème, et l'a partiellement au moins éclairci, puisque, pour ne citer que trois de ceux qui l'ont le plus récemment repris, sur 21 épigrammes que Setti reconnaît comme authentiques, il est 10 fois d'accord avec Hauvette ; sur 10 épigrammes du VII^e livre de l'Anthologie Palatine qu'accepte Stadtmüller, 8 figurent sur la liste d'Hauvette ; et celui même qui s'écarte peut-être le plus de ses conclusions, Boas, se rencontre 6 fois avec lui.

Ce qu'il importe avant tout de donner aux étudiants, c'est une leçon de méthode. La méthode d'Hauvette est ici, en son principe, inattaquable. Il commence par rechercher dans la tradition des preuves extrinsèques ; il constitue ainsi un premier lot d'épigrammes qui lui semblent, sans que le jugement subjectif soit intervenu,

avoir fourni leurs titres de noblesse. Il s'applique alors à démêler, d'après ces échantillons, les traits caractéristiques de la manière de Simonide, qui lui serviront de critère pour instruire le procès des pièces dont le dossier est insuffisant. C'est ici que la tâche devient surtout délicate, et il le sait si bien qu'il prend toutes les précautions possibles contre lui-même. Il trouverait impertinent de se fier tout de suite au goût, à une sorte de tact divinatoire, et, pour construire le type schématique d'une épigramme simonidéenne authentique, il s'attache en première ligne à des indices aussi matériels qu'il le peut : le formulaire des dédicaces ; l'habitude d'enclorre un sens complet, sans rejet, dans l'unité d'un distique ; la coloration du dialecte. Une fois ces précautions prises seulement, quand il n'a point d'autre ressource, il se permet de faire intervenir le sentiment dans le jugement à formuler. Qu'il soit alors assez chanceux de déterminer, par des considérations purement esthétiques, — mouvement de la pensée, tour de la période, qualité de l'image, simplicité élégante ou noble de l'expression, — si une épigramme est ou non de Simonide, il ne l'ignore pas, et on pourra discuter ses verdicts. Mais, dans cette enquête si scabreuse, il a révélé pleinement une qualité que la nature de ses précédents ouvrages ne lui avait pas permis de mettre en tout son jour : un sens littéraire d'une extrême finesse, qui le rendait très apte à comprendre et à faire comprendre l'originalité si particulière de ce poète ionien, qui déjà fut un attique. Simonide est un attique, et il l'est dans le sens le plus étroit, dans le sens où le mot d'atticisme évoque avant tout une idée de netteté et de perfection sobre, où il désigne un équilibre si instable de la force et de la grâce, que pour en goûter véritablement le prix il faut une grande rectitude naturelle du goût, ou tout l'affinement d'une haute culture. Certes, par la sublimité de la pensée, l'épigramme des 300 frappera les plus simples. Mais combien de ces fragiles merveilles risquent d'échapper à un regard distrait ou à un jugement épais ? La matière n'en a rien que de commun, l'expression est d'une simplicité absolue, et ce sont bien cependant des merveilles. Qu'est-ce que l'épigramme sur le trépied consacré par la tribu Antiochide ? Un tercet de distiques dont chacun a pour objet d'équivaloir aussi exactement que possible à une formule de rite : 1^{er} distique, mention de l'archonte, de la tribu victorieuse, du trépied ; 2^e distique, le nom du chorège, le nombre des choreutes 50, qui indique s'il s'agit d'une victoire dithyrambique ; 3^e distique, le nom du poète, Simonide, avec, dans le dernier pentamètre seulement, une note personnelle, l'indication de son âge jointe à son patronymique. Une expression poétique, *τὸ τρίπαιον*, deux épithètes très simples le trépied « bien

ouvragé », le chœur « bien instruit », un beau mot sonore, *ὀρθωκονταῖσι*, admirablement placé au commencement du vers final, six noms propres harmonieux, et trois verbes dont deux sont des termes techniques, c'est avec cela que le fils de Léoprépès, à 80 ans, faisait un de ces riens exquis que je ne me risqueraï pas à traduire : il y faudrait un Hérédia plus souple, et qui, aussi rigoureusement épris de perfection, sût mieux dissimuler l'effort qu'elle coûte, ou l'atteindre sans effort. Hauvette a su, par de sobres analyses où l'on sent l'heureuse influence de l'enseignement bien compris, montrer sous toutes ses faces l'élégance agile de cet art, et, par d'ingénieuses remarques, noter dans les pièces qui lui ont paru apocryphes les traces les plus légères d'une poésie moins naturelle, plus soucieuse de l'effet. Et quand, après avoir retiré une épigramme à Simonide, il a risqué quelques conjectures sur l'époque et le milieu d'où l'œuvre apocryphe pouvait provenir, il s'est borné à des approximations prudentes, sans jamais abuser des périlleuses précisions. Le petit jeu auquel nous nous plaisons parfois, et qui fait successivement d'un distique, — avec tout autant de garanties, — la propriété de Mnasalcas, d'Anyté, d'Alcée ou d'Antipater, n'avait aucun attrait pour un esprit comme le sien, et il n'éprouvait nullement le besoin de rivaliser avec ces archéologues qui changent tous les six mois l'attribution d'un torse ou la paternité d'un buste. Ce n'est pas le moins bon exemple qu'il ait donné.

Installé dans l'étude de la poésie élégiaque, Hauvette trouva sans peine, une fois en remontant vers les origines, et l'autre en descendant inversement le cours des siècles, le sujet de ses deux derniers écrits, l'un, l'*Archiloque*, le plus considérable de ses ouvrages après l'*Hérodote*, l'autre, l'*Etude sur les épigrammes de Callimaque* (1), qui, plus brève encore que celle sur Simonide, n'en est pas moins pleine d'observations fines, de résultats solides et nouveaux.

Ce qui attira son attention sur Archiloque, ce furent deux trouvailles : celle de l'inscription de Paros publiée par Hiller von Gærtringen, celle du papyrus de Strasbourg édité par Reitzenstein. Il commença par étudier, dans un article de la *Revue des Etudes Grecques* (2), les nouveaux fragments ainsi reconquis, et fit la lumière sur plusieurs points importants ; il réfuta notamment par d'excellentes raisons l'opinion de Blass qui voulait attribuer à Hipponax le

(1) *Un poète ionien du VII^e siècle. — Archiloque, sa vie et ses poésies*. Fontemoing, 1905. — *Les Epigrammes de Callimaque*, étude critique et littéraire, accompagnée d'une traduction. *Revue des Etudes grecques*, 1907, et tirage à part, chez Leroux.

(2) Année 1901.

second des deux morceaux conservés par le papyrus. Quatre ans après, paraissait le livre qui a pour titre : *Un poète ionien du VII^e siècle. Archiloque sa vie et ses poésies.*

Dans quatre chapitres, très nourris et pleins d'agrément, les questions que soulève la biographie et l'œuvre d'Archiloque sont discutées et reçoivent une solution souvent décisive, toujours suggestive et utile au progrès de la science. D'abord le problème chronologique, et un essai de reconstitution de la vie du poète, si agitée et si imparfaitement connue; puis une enquête sur la tradition de ses œuvres et sur leurs caractères formels : dialecte, métrique, mode de récitation; en troisième lieu, leur contenu : idées et sentiments; enfin les procédés de style et la versification. La découverte de Hiller a conduit Hauvette à soumettre à une révision exigeante les opinions régnantes sur les dates principales d'Archiloque, notamment celles de Beloch, Crusius et Rohde; il lui a semblé qu'un retour à la tradition ancienne s'imposait, et qu'il fallait placer son *acmé* en 665, avec Eusèbe, en la ramenant à une époque sensiblement antérieure à celle que les plus récents critiques avaient adoptée. Sa démonstration très serrée n'a pas convaincu tout le monde; et, s'il a vraiment affaibli, sans tout à fait la détruire, la force de l'argument qu'on était accoutumé à tirer du vers sur « les malheurs des Magnètes », je dois dire que, quand il s'agit du fragment célèbre : « Il n'y a rien à quoi il ne faille s'attendre; rien dont on puisse jurer : cela n'arrivera jamais; rien dont on doive s'étonner, puisque Zeus, père des Olympiens, a fait la nuit au milieu du jour, en voilant la lumière éclatante du soleil, spectacle qui a répandu l'épouvante parmi les hommes », — je suis de ceux qui comprendraient mal cette tirade frémissante, si l'éclipse qui l'a inspirée n'était un événement récent, dont le poète avait été témoin lui-même. Mais Hauvette n'en a pas moins prouvé, par son commentaire lumineux de l'inscription de Paros, et en replaçant à sa date l'historien local Déméas, que la tradition antique sur Archiloque ne provenait pas uniquement de combinaisons savantes, et que les Alexandrins dont elle découle avaient pu disposer encore de quelques données positives. Cela doit nous rendre prudents, si nous ne voulons pas mériter à notre tour ce reproche, que nous leur adressons souvent avec raison, de masquer notre ignorance par des systèmes ingénieux. Nous savons d'Archiloque si peu qu'il est permis de réserver son jugement sur quelques points encore, même après une enquête si judicieuse et si approfondie. Mais, lors même qu'on doute, on reconnaît la rigueur avec laquelle Hauvette a posé, délimité, discuté certains problèmes infiniment délicats. On se mettra malaisément d'accord sur tous les

détails, quand on voudra déterminer comme lui le degré exact de pureté du dialecte ionien chez les iambographes, mais on contestera difficilement, après avoir pesé ses arguments, que cette pureté ne saurait être entière, et que, si la poésie d'Archiloque est réaliste, ce n'est pas une raison suffisante pour que sa langue soit à l'abri de toute influence homérique. On pourra juger que, quoiqu'il ait si fortement caractérisé en maint passage le trait essentiel de ce qu'il appelle excellemment « une poésie effrénée », il est tenté ailleurs d'atténuer ce qu'il semble y avoir eu chez le terrible Parien de fougue incoercible et de naturalisme sans vergogne. Mais c'est qu'il s'était imposé de ne rien dire qui ne lui parût sortir manifestement des fragments conservés ; c'est que, dans son effort si méritoire pour se dégager de la légende, pour retrouver, derrière la figure de convention qui nous est devenue familière, une image où n'entrât aucun trait que n'eût fourni avec évidence ce qui nous reste de l'œuvre, il a risqué d'oublier que la légende elle-même devait avoir sa vérité symbolique. Tel me semble le livre dans sa partie critique. Dans les chapitres d'analyse littéraire, soit qu'il recherche les antécédents du genre créé par Archiloque, soit qu'il étudie la composition et le style, Hauvette montre la même lucidité, la même précision et la même finesse qu'il avait révélées dans son *Simonide*. On s'émerveille surtout lorsqu'on voit avec quelle aisance et quelle sûreté, sans autre matière que des fragments pour la plupart extrêmement brefs, il a su tirer de ces lambeaux assez d'indications significatives pour définir la hardiesse et la variété du style d'Archiloque, et entrevoir même certains de ses procédés de composition. Bien plus, en rattachant Archiloque à son milieu, en le considérant comme un représentant de la littérature ionienne, il a donné à son livre un large horizon. Son avant-propos montre qu'après avoir étudié la poésie ionienne du *vii^e* siècle comme il avait fait déjà la prose et la poésie ioniennes du *vi^e*, il aurait été capable, plus que personne, d'étudier le développement entier des lettres et de la civilisation dans la Grèce asiatique. Il a tracé avec ampleur tout un programme dans quelques pages vibrantes où apparaissent la variété de son information, la vivacité de son sens historique, l'étendue de ses vues. A lire ces pages, on se prend à croire que cette entreprise le séduisait ; on imagine qu'il l'eût tentée, et cette espérance déçue avive nos regrets que sa production ait été interrompue à l'heure où elle aurait pu être la plus féconde. et où, après tous ces travaux d'approche, il eût pu concevoir et exécuter l'œuvre d'ensemble que ces pages promettent presque : retracer le tableau de la civilisation ionienne, étudier à fond « avec un souci rigoureux

de la chronologie et de l'histoire, « cet esprit et cet art ioniens, qui ont joué un si grand rôle dans la formation du génie grec ».

Le dernier écrit d'Hauvette est, comme le *Simonide*, issu directement de son enseignement. Après avoir étudié l'épigramme dans toute la grâce incomparable de sa simplicité jeune et fraîche, il en poursuit l'histoire à l'époque où s'y applique l'art le plus savant. Callimaque est fort éloigné de Simonide; cependant il le rappelle par quelques traits. Car d'abord Simonide, quoique l'essentiel soit chez lui cette souveraine aisance qui est un don, n'en fut pas moins un artiste réfléchi et volontaire; et d'autre part, si la manière de Callimaque fatigue dans ceux de ses poèmes qui jouent la haute inspiration, si dans l'épigramme même il introduit l'esprit de mots, il a mis aussi dans ces œuvrettes tant de charme et de finesse qu'elles sont au premier rang de ses meilleures productions. Mais le texte n'en est pas toujours bien établi, et même quand il l'est, trop souvent elles sont obscures sans un commentaire perpétuel. Hauvette les a classées dans un ordre naturel — épigrammes funéraires, votives, érotiques, littéraires et morales; il les a traduites avec élégance, et admirablement éclaircies. L'authenticité n'est ici douteuse que pour un petit nombre de pièces. L'intérêt était ailleurs. Il fallait d'abord établir dans quelle proportion les épigrammes de Callimaque peuvent, conformément à la loi de l'épigramme primitive, avoir eu une destination pratique, en un mot si elles ont été composées pour servir d'inscriptions véritables; ensuite en quelle mesure, si la plupart d'entre elles ne paraissent pas admettre cette interprétation, elles sont liées aux événements de la vie du poète, inspirées par la réalité, ou nées d'un simple divertissement littéraire. En s'excusant de ne pas avoir complété ses analyses par l'étude de la langue, du dialecte, de la syntaxe et de la métrique, comme il l'avait fait avec tant de succès dans son *Archiloque*, Hauvette nous explique son dessein en quelques lignes que j'ai plaisir à citer: « Il m'a semblé, dit-il, qu'il était plus urgent de pénétrer l'esprit même de cette poésie; qu'il fallait arracher, pour ainsi dire, à chacune de ces épigrammes son secret, son histoire, la raison de son caractère badin ou sérieux, et rattacher ainsi toutes ces pièces, trop souvent confondues dans l'indigeste recueil de l'Anthologie, à quelques sources principales d'inspiration ». A la question qu'il pose ensuite avec sa modestie habituelle: « Le lecteur dira si nous avons réussi à déterminer les limites où se joue chez Callimaque la fantaisie du lettré, du courtisan, et à découvrir çà et là dans son œuvre les effusions franches d'un véritable poète », la critique, qui a fait à ce dernier ouvrage de notre ami l'accueil le plus favorable,

a donné unanimement une réponse affirmative. On s'est plu à reconnaître qu'il « avait été le premier à trouver une explication vraiment satisfaisante de plus d'une de ces énigmes, et qu'il avait projeté une lumière nouvelle sur la poésie de Callimaque et même sur la poésie alexandrine en général ». On n'a pas moins loué l'habileté de la mise en œuvre, et je ne saurais mieux exprimer mon propre sentiment qu'en empruntant à l'auteur d'une récitation parue à l'étranger, quelques mois après la mort d'Hauvette, cette formule qui lui eût inspiré un mouvement de joie bien légitime : c'est un petit chef-d'œuvre de savoir et de finesse, « specimen doctrinæ et elegantix » (1).

IV

Simonide, Archiloque, Callimaque, sont le produit d'une courte période de dix ans ; que de regrets ils nous laissent à la pensée qu'Hauvette a disparu dans le plein épanouissement de cette production intense. Production dont je n'ai pu vous mettre sous les yeux toute la variété et toute l'abondance. Car, si j'essayais d'en donner ici le relevé complet, dans combien de publications collectives ne la verrions-nous pas s'épancher encore ? Par exemple, il n'est presque pas un des recueils offerts en hommage à nos maîtres de France et de l'étranger, *Mélanges Perrot, Mélanges Weil, Mélanges Gomperz*, auquel Hauvette n'ait été convié à collaborer, et je m'en voudrais de ne pas mentionner au moins, dans les *Mélanges Weil*, l'article sur *Les Eleusiniens* d'Eschyle, où il a déterminé avec la plus grande vraisemblance la date à laquelle fut introduite à Athènes l'oraison funèbre en l'honneur des citoyens morts pour la patrie. Les moindres de ses enseignements à la Faculté, ou à l'École Normale, — conférences d'exercices pratiques, thèmes grecs ou explications, — ont été pour lui l'occasion soit de travaux personnels, soit de publications entreprises sous sa direction par les meilleurs de ses élèves (2). Les sociétés savantes auxquelles il a appartenu, — *Humanistes, Antiquaires, Enseignement Supérieur, Etudes grecques*, — n'ont pas eu de

(1) *Berliner Philologische Wochenschrift*, 17 juillet 1908, article de Leo Weber.

(2) Éditions classiques d'Hérodote et Thucydide. — *Deux conférences de pédagogie à l'École Normale Supérieure* (1904). — *Exemples de syntaxe grecque*, par Hamant et Rech. — Édition du *Discours sur l'Ambassade*, d'Eschine, par Julien et de Pérera. — *Questions de syntaxe grecque*, dans le *Bulletin des Humanistes français* (1901). — *Proverbes grecs*, dans le *Recueil de mémoires* publié par la *Société des Antiquaires* à l'occasion de son centenaire (1904), etc.

collaborateur plus assidu et plus actif. J'ai dit ailleurs déjà, mais il faut que je redise ici quels services éminents il a rendus à l'*Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques en France*, et comment il fut entre elle et la Sorbonne l'un des médiateurs à qui nous devons l'institution de cette *Salle de Grec* où l'Université et une société libre ont uni leurs ressources dans l'intérêt commun des étudiants. Hauvette était déjà fort souffrant, quand s'engagèrent les négociations qui ont réalisé cette combinaison libérale. Le mal qui le tenaillait ne lui inspirait et ne nous inspirait pas d'inquiétudes ; mais il en était tourmenté presque sans relâche, et ses amis admiraient la belle vaillance avec laquelle il luttait, toujours souriant, contre la douleur. Aucune démarche ne lui coûta pour assurer le succès de l'entreprise ; à peine, une fois la cause gagnée, fit-il appel au concours d'autrui, quand il fallut, par l'escalier un peu raide qui y conduit, monter jusqu'aux combles de la Sorbonne pour régler dans les bureaux de l'architecte les détails de l'installation de la bibliothèque. A la rentrée de 1907, il eut la très grande joie de voir que nos conférences pouvaient s'ouvrir dans la salle nouvelle, en présence des livres mis généreusement à notre portée par l'Association. Il commença une série de leçons sur la poésie élégiaque, accompagnées d'exercices pratiques par lesquels ses élèves se formaient à la recherche personnelle : elles eurent le plus vif succès. Un samedi, comme il sortait de l'une d'elles, il me disait la satisfaction qu'il éprouvait de l'entrain avec lequel elles étaient suivies ; il se félicitait que les jeunes générations d'étudiants témoignassent d'un goût très vif pour nos études, et me faisait confidence du plaisir qu'il avait ressenti, ce jour-là même, en écoutant, d'un élève de l'École Normale, un exposé où des promesses de talent l'avaient frappé. Au moment où nous nous quittions, comme je lui demandais des nouvelles de sa santé, il me parlait, mais en une allusion rapide, et en gardant toute sa sérénité courageuse, d'un symptôme récent de son mal qui, la veille, l'avait surpris. — Je ne devais plus le revoir.

V

Messieurs, associé, depuis plusieurs années, à l'enseignement de la Faculté, je n'en comprends que plus clairement la difficulté de notre tâche. Ce qui me donne confiance, c'est la pensée de la solidarité étroite qui s'est établie, en ces temps derniers surtout, entre les différents représentants d'un même ordre d'études, à la Sorbonne. De plus en plus, la préparation de nos étudiants, telle que nous la

comprenons, nous en fait une loi, et, sans cette entente, une organisation rationnelle de chaque spécialité serait impossible. Le groupe du grec, qui a la bonne fortune d'avoir pour chef de file le doyen de la Faculté, s'est efforcé de rendre cette organisation aussi souple et aussi précise que possible ; ce n'est pas à un de ses membres qu'il appartient de dire s'il y a réussi ; je crois cependant qu'on me permettra d'assurer que dans toutes les mesures que nous avons prises, ou seulement proposées, nous n'avons jamais eu en vue que ce but. Laissez-moi dire aussi que, si le souvenir des trois hommes éminents qui se sont succédé avant moi dans cette chaire ne me permet pas de me faire illusion sur mes propres forces, je me sens soutenu par la sympathie qu'ils m'ont toujours témoignée. L'amitié chaque jour plus étroite qui m'unissait à Hauvette avait pour un de ses éléments premiers l'accord où nous sentions sur quelques points très importants de méthode, et j'aimerais à croire que pareil motif ne fut pas tout à fait étranger à la bienveillance de M. Jules Girard et de M. Decharme envers moi. Je ne puis oublier qu'ils furent au premier rang de ceux à qui j'ai dû, il y a quinze ans, d'entrer dans cette maison. Mon effort tendra comme y tendait celui d'Hauvette, à conserver ici, en toute indépendance, ce qui est l'essentiel de leur tradition : la scrupuleuse sévérité de la méthode, et cette union du savoir et du goût, qui, nécessaire à tous dans une Faculté des lettres, l'est particulièrement à ceux qui ont charge de perpétuer la connaissance des chefs-d'œuvre du génie grec. Mes recherches personnelles, sinon mon enseignement à la Faculté, m'ont entraîné généralement, — je l'avoue sans fausse honte, — un peu loin de cette époque classique où mes prédécesseurs ont trouvé la matière de leurs plus beaux travaux ; mais quelque intérêt que j'aie pris et puisse prendre encore à l'étude de ces derniers siècles de l'antiquité, où le christianisme et la civilisation gréco-romaine ont d'abord lutté, puis conclu leur compromis, d'où notre monde moderne est issu, ne craignez pas que j'oublie le titre de cette chaire et son objet. Elle demeurera, comme elle l'a été jusqu'ici, essentiellement consacrée à l'histoire de la poésie grecque, et ce sont quelques-uns des aspects de l'œuvre d'Euripide que je voudrais vous montrer cette année. Peut-être vous semblera-t-il d'abord que je devrais m'excuser de revenir à un sujet sur lequel M. Decharme a écrit un livre devenu classique, non seulement en France, mais encore dans les pays de langue anglaise qui ont senti le besoin d'en avoir une traduction. Mais je ne m'en excuserai pas, puisque aussi bien j'aurai ainsi l'occasion de vous faire constater combien ce livre

est resté solide. S'il m'a paru qu'il pourrait être intéressant de reprendre devant vous l'examen de quelques questions relatives à Euripide, et parfois, dans un sens plus large, à l'histoire de la tragédie attique, ce n'est pas seulement parce que la découverte récente de fragments importants d'un de ses drames les plus curieux, l'*Hypsipylé*, suffirait à ramener l'attention sur lui, — s'il n'était de ceux qui sont toujours actuels; c'est aussi que le sort des bons livres est précisément de susciter après eux une riche littérature. Nous venons de voir combien de travaux sur Simonide ont été provoqués par la publication d'Hauvette. Depuis quinze ans qu'a paru l'ouvrage de M. Decharme, les études se sont multipliées sur Euripide: certaines éditions ont amélioré le texte de ses drames; quelques-uns de ses procédés, diverses parties de son œuvre ont été éclaircies par des recherches nouvelles ou par des trouvailles imprévues. C'est ainsi que l'étendue de son influence nous est devenue plus manifeste depuis que des comédies de Ménandre presque entières ont revu le jour: la scène la plus célèbre de l'*Arbitrage* est une transposition du début de l'*Alopé*. C'est ainsi encore que la monodie du Phrygien, dans l'*Oreste*, qui de tout temps avait paru si curieuse, nous intéresse encore davantage depuis que nous connaissons *Les Perses* de Timothée. Surtout on s'est plu à considérer en Euripide le philosophe, ou, si *philosophe* est trop dire, le novateur qui a mis tant de zèle à vulgariser par le théâtre les idées les plus hardies de la philosophie. C'est à l'étude de ses *idées* que Nestle en Allemagne, Verrall en Angleterre, Masqueray tout récemment en France se sont appliqués avec prédilection. Enfin, avec plus ou moins de bonheur, d'incessantes adaptations, souvent applaudies, nous rendent à la scène ses meilleures et même ses moindres œuvres: c'étaient, il y a quelques années, *Médée* ou les *Phéniciennes*; c'était hier le *Cyclope*; ce sera demain *Hercule furieux*. Il semble qu'à tort ou à raison, il soit de nouveau aujourd'hui, comme il le fut dans l'antiquité alexandrine et romaine, le plus vivant, sinon le plus grand, des trois tragiques. C'est plus qu'il n'en faut, je crois, pour me justifier de l'avoir choisi, dùt l'enquête que nous ferons ensemble nous ramener, comme elle nous ramènera d'ordinaire, aux conclusions que l'esprit sagace et l'exacte science de M. Decharme avait établies.
